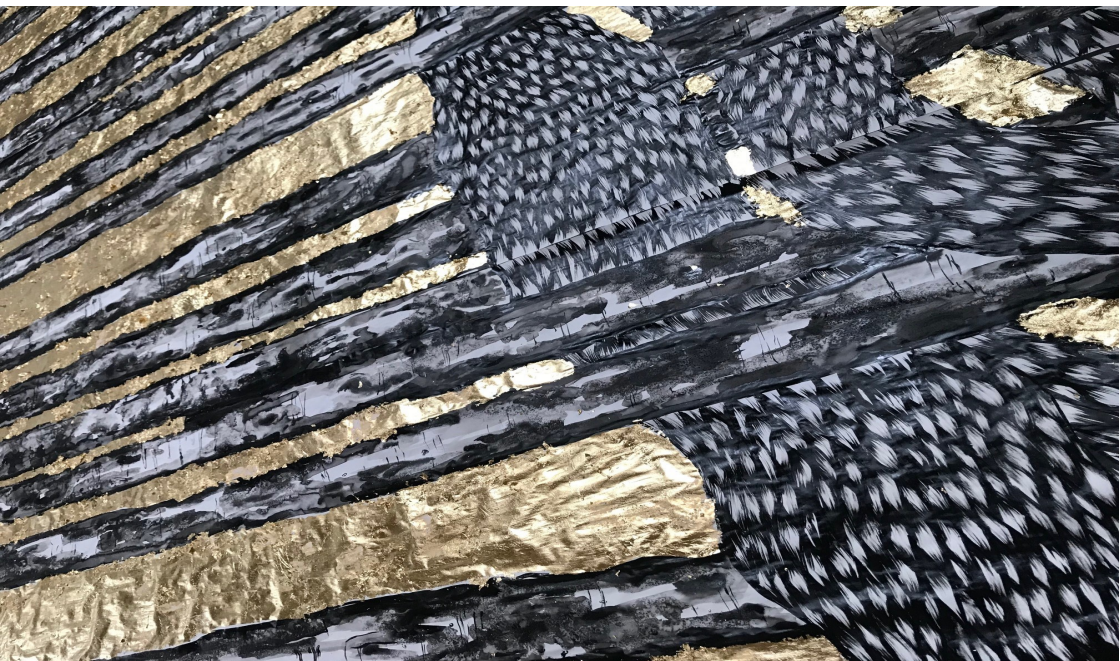


SALOMÉ FAUC



Exposition de fin de résidence
musée Camille Claudel
18 octobre – 15 novembre 2020

RÉSIDENCE DE RECHERCHE ET CRÉATION

Chaque année, le musée Camille Claudel et l'Association Tournefou accueillent durant deux mois un artiste en résidence de recherche et création.

En 2020, c'est la dessinatrice Salomé Fauc qui a été invitée du 17 août au 18 octobre pour produire un travail original qui associe la création contemporaine à l'histoire de l'art des XIX^e et XX^e siècles.

Ses dessins assument le grand format : ils engagent tout le corps de l'artiste et jouent avec l'échelle des lieux auxquels ils sont destinés. La trame serrée et dense du trait résulte d'une étude attentive de motifs, souvent végétaux, repris et répétés à l'encre de chine afin de les éloigner du dessin d'observation, pour ne garder que le potentiel de lignes, de traits et de contrastes.

A l'issue des deux mois de résidence, Salomé Fauc présente les dessins produits, en écho aux collections du musée ainsi qu'aux paysages environnants, au cœur des salles du musée Camille Claudel.

Que la grappe s'exalte sur l'étang ténébreux, 2020
Salle 4 bis et salle 12

Forêt de feu sombre, 2020
Salle 14 bis

Couverture : *Forêt de feu sombre*, détail

Ce qui m'a tout de suite touchée dans l'œuvre de Camille Claudel, c'est la tension entre le mouvement libre et même libéré des contraintes anatomiques de son temps – bras démesurés de *L'Implorante* – et le motif de l'enfermement – *Causeuses* emmurées derrière leur paravent de marbre ou d'albâtre teinté; baigneuses écrasées et qui semblent danser, insoucieuses, sous le mur d'une vague en onyx vert (*La Vague*).

J'ai immédiatement eu le désir de faire sentir, avec mon dessin, cette situation ambivalente de protection-réclusion qu'on trouve systématiquement dans le travail de Camille Claudel. Ainsi ai-je entouré *L'Implorante* du motif de la forêt – rappelant son attachement pour les paysages du tardenois – profitant aussi de son placement judicieux dans un angle de la salle pour restituer cette impression paradoxale de réclusion et de protection si propre à la sculptrice.

De la même façon, j'ai cherché sur mon dessin au sol – dont le motif du bourgeon de la bruyère rappelle la terre d'élection de l'artiste – à rendre compte de cette dialectique de l'immobilité et du mouvement. Certes, le motif sur simili-cuir parcourt en arabesques différentes salles du musée mais cette prolifération, cette animation sont en quelque sorte contrecarrées par un effet de stagnance qui peut rappeler le mouvement arrêté de la sculptrice.

L'imminence de la chute! Là encore j'ai choisi une encoignure, une alcôve pour faire faire naître ce motif qui, de la verticale du plafond, se répand en rondeurs d'eaux dormantes.

J'ai également souhaité trouver une tension dans le choix même de mes matériaux : ainsi le papier est très brut, fragile – et ce d'autant plus que j'ai travaillé la « matière » des troncs d'arbres à l'encre de Chine à laquelle j'ai ajouté du sel qui va nécessairement être actif et peut-être entamer, ronger le dessin – et j'y ai mêlé de la feuille d'or, ornementation précieuse s'il en est, comme pour renouer avec l'élection par Camille Claudel de la pierre d'onix. Il s'agissait pour moi non seulement de faire un clin d'œil à l'aveu d'Auguste Rodin : « Je lui ai montré où trouver l'or, mais l'or qu'elle a trouvé est bien à elle » mais encore d'assumer la fragilité inhérente au dessin en regard de la solidité de la sculpture.

Enfin il s'agissait de poursuivre le dialogue fécond de l'œuvre sensuelle de Camille Claudel, où les accents de l'Art nouveau et du Japonisme affleurent, avec l'architecture austère et minérale du musée.

Salomé Fauc
15 octobre 2020